

EN L'HONNEUR DE MARCELIN BERTHELOT

LA CÉRÉMONIE D'HIER A LA SORBONNE

a revêtu un vif éclat, et on y
a rendu au grand savant un
hommage solennel

Une souscription est ouverte
pour une « Maison de la chimie »

L'affluence des plus grands jours
emplissait hier soir le vaste amphithéâtre de la Sorbonne. Comme au
soir d'apothéose du 24 novembre
1901, on y célébrait Marcelin Berthelot.

La science s'était, pour cette gran-
diose manifestation, associée au
peuple et au gouvernement. L'élite
se mêlait à la foule. L'humble ves-
ton coudoyait l'habit de soirée. La
politique proclamait par sa présen-
ce qu'elle lui devait tout autant que
la Faculté, l'agriculture autant que
l'industrie, les lettres autant que
les affaires.

Des noms ? En face des quatre
ministres qui représentaient le gou-
vernement : M. Paul Painlevé, qui
présidait ou remplaçait de M.
Raymond Poincaré, empêché à la
dernière minute ; M. Aristide
Briand, M. Georges Leygues et
M. André Tardieu, il y avait la fa-
mille de l'illustre savant : ses fils
Philippe et René Berthelot ; son pe-
tit-neveu par alliance, Louis Ber-
thelot, les ambassadeurs de Pologne
et d'Allemagne, le ministre des Pays-
Bas, le président du conseil munici-
pal de Paris, les préfets, des am-
bassadeurs de France, des profes-
seurs, des étudiants, des élèves de
nos grandes écoles et même de
simples travailleurs manuels. Émo-
nante communion de toutes les clas-
ses dans la reconnaissance envers
l'un des plus grands esprits de la
race.

Après la Marseillaise, M. Painlevé
parla le premier. Ce fut pour rappe-
ler tout d'abord l'apothéose qui mar-
qua les dernières années du grand
chercheur, la cérémonie de 1904 où
lui était apporté l'hommage solennel
de l'univers pensant. L'un des plus
grands savants d'Allemagne, le chi-
miste Fischer, disait alors, dans cette
même salle, à Marcelin Berthelot :
« Grâce à votre génie et à votre
persévérance de travail, sans pareille,
vous avez pu cultiver et enrichir
tous les champs de la science ».

Avec la rigueur d'un savant, M.
Painlevé, qui souligne en phrases
claires, nettes et simples, à l'usage
de tous, les splendeurs de l'œuvre de
Berthelot, ajoute cependant :

Cela ne veut pas dire qu'une telle
œuvre n'appelle pas de retouches, de
perfectionnements, de prolongements.
Berthelot eût été le premier à le procla-
mer. Le statut idéal que soupire la
science n'est jamais achevé. Les lois
inscrites par Berthelot en tête de sa
thermochimie ne sont, en toute rigueur,
qu'une première approximation, mais
ces déclarations de principes, ces bases
des phénomènes, mais elles suffisent dans
les réactions violentes qui sont le grand
nombre et même dans les cas où elles
sont altérées par des tendances secon-
daires, ces déclarations, ces bases, ces
précisions, qu'en parlant de lui, on
domine. Quand Galilée étudia la chute
d'un corps sur un plan incliné, il négligea
ou peut-être ignora les forces secondaires
de frottement, lui fait-on grief
d'avoir ainsi découvert les lois de la
pesanteur ? Bien des polémiques, il y a
un demi-siècle, ont accueilli les prin-
cipes de la thermochimie. Des doctrines
nouvelles ont été opposées, aujourd'hui,
des maîtres mêmes de ce doctri-
nes sont les premiers à revendiquer
l'auguste paternité de Marcelin Berthelot.

Il était, celui-ci, de ceux que Mau-
rice Barrès, en une phrase d'admi-
ration familière, appelait « les ani-
maux de la grande espèce » : Pasteur,
Renan et Taine, Victor Hugo et Le-
conte de Lisle.

De tous ces grands bonhommes,
c'est Marcelin Berthelot que M. Pain-
levé et le mieux connu. Et c'est avec
une émotion sensible, qui faisait un
peu trembler sa voix, que le ministre
de la Guerre raconta, pour conclure,
sa dernière visite au grand homme,
la veille de sa mort.

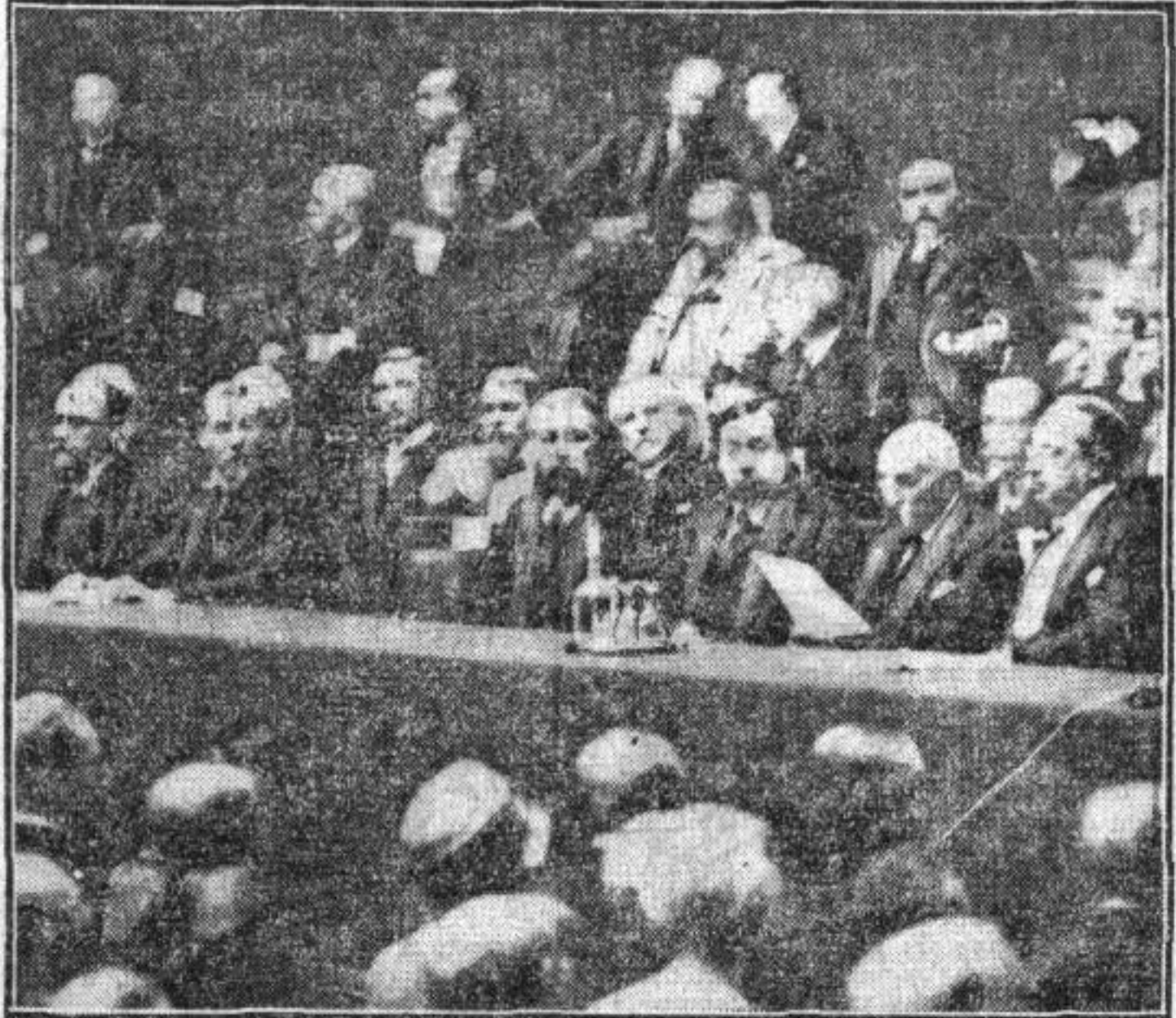
— Alors que sa pensée précédait
déjà, de l'autre côté de la vallée, la
compagne à qui il devait rester fidèle
jusque dans la mort. Il gardait un vi-
sage stoïque, il continuait à agir en
homme pour les autres hommes : la
douloureuse explosion du cuirassé *Téna*,
sur laquelle il devait enquêter, sem-
blait seule occuper son esprit...

Et toute la salle, émue, applaudit
à tout rompre la péroraison de M.
Painlevé :

Que la France ne soit pas oublieuse
envers un tel grand ! Qu'elle soit la
première entre les nations à honorer di-
gnement une telle mémoire.

L'honneur avait été justement dé-
volu à M. Camille Matignon, profes-
seur au Collège de France, qui fut le
« préparateur » de Marcelin Berthelot,
de retracer l'œuvre du chimiste.
Tâche à la fois glorieuse et
ingrate. Quand on a vu le prix des
heures de labeur et d'effort, on est
tenté de les redire toutes, de n'en pas
oublier une seule. Cela fait bien
vingt-cinq heures d'écriture serrée
et une allocation de trois quarts
d'heure. Eh quoi ! trois quarts
d'heure pour redire soixante ans
d'études — soixante années de trois
cents jours de chacun vingt heures
au moins ! — On déplore de ne pou-
voir faire au moins un volume. Mais
le public, si pieux qu'il soit, se lasse-
rait... Heureusement, on le rassaisit,
vers la fin, avec deux simples mots,
humains et vrais, admirables de sin-
cérité, à la gloire de ces deux forces
qui donnent tout leur prix à la vie :
le travail et l'amitié...

Entrecoupés d'airs de musique et
de chants harmonieux, vingt voix
relaient maintenant apporter leur
merci. Ce furent, pour le comité de
chimie, M. Charles Mourou et pour
les associations de chimie, M. Ga-
briel Bertrand, tous deux de l'Insti-
tut ; puis M. Albert Ranc pour les
associations d'anciens élèves de chi-
mie ; puis, comme on apporte une



L'entrée officielle pendant les discours. De droite à gauche : MM. Tardieu, Leygues, Briand et Briand. Au premier rang du public, tout à fait à gauche, M. Philippe Berthelot

fleur au pied d'une stèle, tous ceux
qui doivent quelque chose, une
richesse nouvelle, des armes plus
fortes ou un peu plus de bien-être
à Marcelin Berthelot : le syndicat
national des chimistes, l'association
des syndicats pharmaceutiques,
l'union des syndicats médicaux, les
associations régionales, la C. G. P. F.,
les associations agricoles, la Fédéra-
tion des maires de France représen-
tée par M. Decros, maire des Lilas ;
la Presse enfin, pour qui parla
M. Henry Simond.

M. André Tardieu, ministre des
Travaux publics, prêta au discours
que M. Raymond Poincaré avait pré-
paré, sa voix chaude et sa diction
nette. Le président du Conseil a déjà
dit, en 1908, à la Sorbonne, l'un des
plus beaux éloges qui existent de
Marcelin Berthelot. Depuis cette date,
dix-neuf ans ont passé et plus le
temps s'écoule, mieux apparaissent
les inappréciables services que Ber-
thelot a rendus à la France et à
l'humanité, mieux se détache sur
l'horizon sa figure grandissante.

— C'est qu'aussi bien la science n'est
pas à ses yeux une chose lointaine,
religieuse dans un temple inaccessible et
dédaignée des intérêts humains.

Sans doute, il ne lui demande pas de
poursuivre témérairement les causes pre-
mières et la fin des choses, de saisir
l'essence de la matière ou de l'énergie,
de remonter à l'origine du mouvement
ou de la sensation. Il sait quelle se-
borne à observer les faits et à dégager
les rapports qui les relient. Il sait que,
de son empire, il restait, au delà de ces
frontières, des étendues inexploitées où

LE STATUT DE TANGER

M. BRIAND S'ENTRETIENT AVEC L'AMBAassadeUR D'ESPAGNE

M. Quinones de Leon, ambassa-
deur d'Espagne, s'est rendu hier
après-midi au Quai d'Orsay, où il
eut un entretien prolongé avec
M. Aristide Briand. Cette conversa-
tion a porté sur les négociations en
cours entre les gouvernements espa-
gnol et français relativement au
statut de Tanger.

M. Quinones de Leon, ambassa-
deur d'Espagne, s'est rendu hier
après-midi au Quai d'Orsay, où il
eut un entretien prolongé avec
M. Aristide Briand. Cette conversa-
tion a porté sur les négociations en
cours entre les gouvernements espa-
gnol et français relativement au
statut de Tanger.

Il était, celui-ci, de ceux que Mau-
rice Barrès, en une phrase d'admi-
ration familière, appelait « les ani-
maux de la grande espèce » : Pasteur,
Renan et Taine, Victor Hugo et Le-
conte de Lisle.

De tous ces grands bonhommes,
c'est Marcelin Berthelot que M. Pain-
levé et le mieux connu. Et c'est avec
une émotion sensible, qui faisait un
peu trembler sa voix, que le ministre
de la Guerre raconta, pour conclure,
sa dernière visite au grand homme,
la veille de sa mort.

— Alors que sa pensée précédait
déjà, de l'autre côté de la vallée, la
compagne à qui il devait rester fidèle
jusque dans la mort. Il gardait un vi-
sage stoïque, il continuait à agir en
homme pour les autres hommes : la
douloureuse explosion du cuirassé *Téna*,
sur laquelle il devait enquêter, sem-
blait seule occuper son esprit...

Et toute la salle, émue, applaudit
à tout rompre la péroraison de M.
Painlevé :

Que la France ne soit pas oublieuse
envers un tel grand ! Qu'elle soit la
première entre les nations à honorer di-
gnement une telle mémoire.

L'honneur avait été justement dé-
volu à M. Camille Matignon, profes-
seur au Collège de France, qui fut le
« préparateur » de Marcelin Berthelot,
de retracer l'œuvre du chimiste.
Tâche à la fois glorieuse et
ingrate. Quand on a vu le prix des
heures de labeur et d'effort, on est
tenté de les redire toutes, de n'en pas
oublier une seule. Cela fait bien
vingt-cinq heures d'écriture serrée
et une allocation de trois quarts
d'heure. Eh quoi ! trois quarts
d'heure pour redire soixante ans
d'études — soixante années de trois
cents jours de chacun vingt heures
au moins ! — On déplore de ne pou-
voir faire au moins un volume. Mais
le public, si pieux qu'il soit, se lasse-
rait... Heureusement, on le rassaisit,
vers la fin, avec deux simples mots,
humains et vrais, admirables de sin-
cérité, à la gloire de ces deux forces
qui donnent tout leur prix à la vie :
le travail et l'amitié...

Entrecoupés d'airs de musique et
de chants harmonieux, vingt voix
relaient maintenant apporter leur
merci. Ce furent, pour le comité de
chimie, M. Charles Mourou et pour
les associations de chimie, M. Ga-
briel Bertrand, tous deux de l'Insti-
tut ; puis M. Albert Ranc pour les
associations d'anciens élèves de chi-
mie ; puis, comme on apporte une

ÇA POUSSE !!



— Oui, bonne, s'il continue à faire beaucoup de soleil, nous ne
tarderons pas à avoir un peu d'ombre !

LA CONTROVERSE SUR LES DETTES

A WASHINGTON ON ACCUEILLE FRAICHEMENT LA NOTE DE M. CHURCHILL

M. Mellon, d'accord avec MM. Cool-
idge et Kellogg, décide d'y
répondre immédiatement par la
voix de la presse

New-York, 5 mai (d. Petit Parisien).
La note de M. Churchill, remise
lundi au Département d'Etat et ren-
due publique hier à Londres, a pro-
voqué dans les milieux officiels de
Washington une impression dont il
serait vain de dissimuler l'âpreté et la
vivacité. Ce mécontentement est
dû, pour une bonne part, au carac-
tère abrupt et même acerbe que
revêtent, aux yeux du gouvernement
américain, certains passages de la
note britannique, comme celui-ci,
contenu dans le premier paragraphe.

« Le gouvernement de Sa Majesté
s'estime tenu de relever que, sur
certains points de cardinalité impor-
tance, les déclarations de M. Mellon
ne correspondent pas aux faits, tels
qu'ils sont connus du gouvernement
de Sa Majesté ».

Immédiatement se posa, dans les
Départements intéressés, la question
de l'attitude à prendre en face de
l'initiative britannique.

Les opinions la-dessus diver-
gent et se désaccordent sur la validité
des décisions contradictoires adop-
tées au Département d'Etat et à
la Trésorerie.

M. Kellogg estima, en effet, qu'il
n'y avait pas lieu de répliquer. Étant
lui-même destinataire de la note
Churchill, il fit parvenir, au cours
de l'après-midi d'hier, à l'ambassade
d'Angleterre, une lettre très brève
contenant seulement deux para-
graphes. Le premier accusait réception.
Le second se bornait à dire :

« Le gouvernement des États-
Unis considère la correspondance
Mellon-Hibben comme une discussion
purement domestique et ne désire
point s'engager dans des échanges de
documents diplomatiques officiels
sur ce sujet ».

Au Département du Trésor, en
revanche, l'opinion prévalait qu'il
était impossible de laisser sans
réponse les critiques de M. Churchill
et que cette réponse devait être rédi-
gée sans tarder.

Une conférence eut lieu tard dans
l'après-midi, à la Maison Blanche,
à laquelle prirent part MM. Coolidge,
Mellon et William Castle, adjoint
au Département d'Etat. Il fut déci-
dé que M. Mellon et son assistant,
M. Ogden Mills, publieraient sur-le-
champ une déclaration qui serait
communiquée aux journaux dans la
soirée même, de manière que la note
de M. Churchill et la réponse amé-
ricaine parussent ce matin simulta-
nément dans la presse.

Il fallait néanmoins obtenir l'as-
sentiment de M. Kellogg à ce chan-
gement de procédure. Les fonction-
naires du Trésor réussirent à le
joindre sur un terrain de golf, aux
environs de Washington et le secré-
taire d'Etat donna aussitôt son ap-
probation.

A la « Dernière Heure », l'exposé de
M. Mellon.

LE CROISEUR « MULHOUSE »

Le ministère de la Marine com-
munique la note suivante :

Le croiseur *Mulhouse* a bien reçu un
coup de vent à sa sortie d'Oran et a
subi quelques avaries légères. A aucun
moment le navire n'a été en danger et
il n'est nullement question de le porter
à l'ordre du jour de l'armée navale pour
un incident normal de navigation.

POUR ET CONTRE

Dans une note officiellement
officielle — ou, si l'on préfère, officielle-
ment officielle — il est répondu aux
critiques plus ou moins vives que des
associations et des journalistes ont cru
devoir formuler à la suite de l'augmen-
tation des droits d'octroi.

Cette note est insérée. Elle apporte
contre l'octroi, et contre toutes les
majorations passées, présentes et fu-
tures des taxes d'octroi, un argument
terrible, décisif — et absolu.

Cette note, en effet, cette note can-
dide, sincère et véridique, nous apprend
qu'il y a une disproportion troublante
entre l'augmentation des droits d'octroi
et l'immédiate hausse des prix consé-
cutive à cette augmentation. La note
nous apprend que si certaines denrées,
tout de suite après l'application des
nouveaux tarifs, ont monté de cinq, de
dix ou de quinze pour cent, ce n'est
pas l'octroi qui bénéficie de cette détes-
table aubaine. La note administrative
nous démontre que la part de respon-
sabilité de l'octroi, dans cette sou-
daineté, est légère. Chiffres en
main, l'augmentation des droits d'oc-
troi n'aurait dû faire monter ces pro-
duits que de un ou deux pour cent.

Quelle condamnation rigoureuse de
l'octroi ! Quelle condamnation sans
circonstances atténuantes ! Une vraie
condamnation à mort.

Ainsi, ce n'est même pas l'octroi qui
touche — quand l'octroi nous frappe.
Quand l'octroi détermine une hausse
brutale et sinistre, ce n'est pas lui qui
remplit ses caisses. Ce sont d'autres
qui se remplissent les poches. Ainsi,
l'octroi est un prétexte à vie chère, à
vie toujours plus chère.

Ainsi, l'octroi, par une fatalité vaine-
ment désolante, se fait le complice
inconscient des spéculateurs, des vrais
mercantis et de quelques vrais fripons.

Ainsi, l'octroi ne perçoit que quel-
ques centimes quand le consommateur,
sous prétexte d'octroi, subit une ma-
joration qui lui coûte des francs, et beau-
coup de francs.

Nous voilà parfaitement renseignés
et édifiés. L'octroi est vraiment une
belle invention. Les augmentations des
tarifs d'octroi sont vraiment de belles
idées ! — Maurice PRAX.

LE DRAME DE LA CITÉ BERGÈRE

L'INGÉNIEUR BOSSON RACONTE AU JUGE LES TRISTES HEURES DE SA VIE CONJUGALE

M. Louis Bosson, cet ingénieur de
Lens qui, le 29 avril, frappa de plu-
sieurs coups de poignard M. Jean
Toulotte, chirurgien-dentiste, ami
de sa femme, a été longuement
interrogé hier par M. Alphandéry,
juge d'instruction, en présence de
son avocat, M. Campinchi.

M. Bosson s'était marié en 1921
avec Yvonne Willepote. Le dentiste
Jean Toulotte était un ami de ses
beaux-parents.

C'est le 5 juillet de l'année der-
nière que M. Bosson commença de
soupçonner la réalité. D'apercevoir
sous son vrai jour l'amitié de M. Tou-
lotte pour Mme Bosson. Rentrant
chez lui à l'improviste, il constata
l'absence de la femme ; il retrouva
l'infidèle dans un hôtel de la ville,
avec le dentiste. Il maîtrisa sa colère
et s'abstint. Il devait, quelques heu-
res plus tard, croiser les coupables
qui passaient en voiture... Et le len-
demain, la jeune femme partait,
abandonnant mari et enfant.

— Quelle fut ma vie, à dater de
cette époque, dit M. Bosson. Lamen-
table ! J'étais une loge. J'étais une
procédure en divorce, mais je l'aban-
donnai sur les instances de la famille
Willepote. Je voulais également me bat-
tre en duel avec Toulotte. Je lui
envoyai un ami, pour lui proposer
de nous battre au revolver, à sept pas,
avec cette condition que nous avan-
cerions d'un pas à chaque échange de
balles sans résultat. Mais l'ami revint en
me disant qu'un duel était bon pour le
cinéma et que, d'ailleurs, mon rival ne
voulait rien savoir et était parti chez
son frère !

Bref, on put arriver à une récon-
ciliation entre les deux époux. Ré-
conciliation toute apparente ; elle dis-
paraissant de nombreuses reprises,
« pour effectuer des achats », ex-
pliquait-elle ; lui, paraissant tou-
jours, et paraissant croire à l'inno-
cence de ces déplacements, bien
qu'ils se prolongeassent générale-

ment du samedi matin au lundi
matin.

Et puis, un beau jour, Mme Bos-
son déclara tout net :

— En voilà assez de cette vie, je veux
ma liberté entière et de l'argent pour mes
loisirs — ou bien je m'en vais définitive-
ment !

M. Bosson, fortement épris, s'in-
china, mais se mit à surveiller sa
femme. Mais il la manqua ; et, s'il
pouvait juger que l'infidèle avait
perdu désormais toute retenue, il
n'aurait pas à la surprendre une
fois encore sur le fait.

Je m'adressai alors, dit-il, à un
agent de police privée de Bruxelles et
comme, le 26 avril, elle me déclara
qu'elle partait pour Paris, je prévins le
détective Godfrey. Le train arriva à
Paris à 4 heures et demie du soir. A
5 heures, je reçus, à Bruges, où je me
trouvais, une dépêche : « Madame
a rencontré Toulotte, descendu à Ter-
minus ». Je partis aussitôt, après m'être
muni de mon poignard de tranchée et de
mon revolver d'officier. Je vis M. Gode-
frey, qui me raconta sa filature. Il avait
reconnu ma femme sur photo, avait
voyagé avec elle, lui avait offert à dé-
jeuner à Courtrai, mais elle avait refusé
disant que ce n'était pas correct. A la
gare de Namur, il voulut pour sa salue,
elle avait encore refusé. Mais il la vit
causer avec Toulotte, reconnu également
sur photo.

Ayant peur d'être « brûlé », M. Gode-
frey avait été la place à deux autres
détectives qui, le 28, apprirent à M. Bos-
son que les deux amis avaient changé
d'hôtel et s'étaient fait inscrire 5, cité
Bergère, sous le nom de M. et Mme Tou-
lotte.

Revenons le 29. Je me disais les
policiers. Je les démolirai ! Je répon-
dis-je, mais je laissai de moi-même mon
revolver, car c'était une arme sérieuse.

Vous ne laissez taper l'inspecteur
encore, je veux lui cogner sur la figure.
— Oui, répondit le détective, mais pas
trop, car vous seriez en défaut. — J'es-
père du moins qu'ils iront en prison !

Je demandai : « Ne vous en faites
pas ! me fut-il répondu, un adjuvère,
c'est dû 25 francs d'amende ».

Et M. Bosson s'indigna :

— Ainsi, on détruit un foyer et ça fait
25 francs d'amende !

Puis il reprit :

— En partant pour l'hôtel de la cité
Bergère, j'étais fou de rage, et avec
cela j'avais des coliques, comme lors-
que je passais mes examens ou que je
montais aux tranchées. Le garçon de
l'hôtel ne voulait pas nous indiquer la
chambre, mais on la connaissait ; un dé-
tective frappa, annonça un télégramme
et Toulotte parut. Il était en pyjama ;
ma femme, en chemise. « De la lumière,
là-dedans ! » cria l'un des policiers, et
je fonçai, et je tapai comme un forcené.

« Lui ici ! cria ma femme ! Oh ! il y a
du sang ! » Et elle se mit à pleurer.
Mais l'alerte était donnée dans l'hôtel.
C'était un bruit de général. Je des-
cendis dans le hall, où je demeurai une
heure et demie.

Des agents étaient arrivés. Ils
emmenèrent le blessé « que M. Bos-
son regarda passer avec indiffé-
rence », et le coupable fut arrêté.

Lorsque l'ingénieur fut arrivé
à ce point de sa confession, l'heure
était avancée et M. Campinchi pria
M. Alphandéry de remettre la conclu-
sion à une autre audience, ce qui fut
aussitôt décidé.

LA DÉLÉGATION SOVIÉTIQUE A LA CONFÉRENCE DE GENÈVE

L'ATLANTIQUE EN AVION

LE CAPITAINE DE SAINT-ROMAN
AU-DESSUS DE L'OcéAN

IL VOGUE VERS L'AMÉRIQUE DU SUD

St-Louis-du-Sénégal, 5 mai (d. P. P.).
Le capitaine de Saint-Roman et le
lieutenant Mounayres, à bord de
l'avion *France-Amérique latine*, ont
quitté Saint-Louis ce matin à 7 h. 10.

A leur départ, ils ont fait connaître
leur intention de se diriger sur l'île
Saint-Paul, et non comme il en était
question d'abord, sur les îles du Cap
Vert.

Ils ont effectivement pris la direc-
tion du sud-ouest, qui est celle qu'ils
avaient indiquée.

Un message sans-fil, lancé par
eux, a fait connaître, à 11 h. 38, que
tout allait bien à bord.

PARIS-NEW-YORK

L'avion de Nungesser sera conduit
aujourd'hui au Bourget

Les mécaniciens des établisse-
ments Levasseur ont passé la journée
d'hier à vérifier une dernière fois
l'avion marin avec lequel Nungesser
et Coli se proposent de tenter très
prochainement la traversée Paris-
New-York.

Cet avion sera probablement con-
duit aujourd'hui même au Bourget,
où doit être effectué le plein d'es-
sence.

Et les aviateurs n'auront plus qu'à
attendre de bonnes conditions atmo-
sphériques pour prendre leur envol
vers l'Ouest...

Une surveillance sera établie
au large des côtes de France

Cherbourg, 5 mai (d. Petit Parisien).
La préfecture maritime a été avisée
d'avoir à établir, en prévision du
départ de Nungesser, une surveil-
lance aérienne et maritime des plus
actives.

Y prendront part la canonnière
Écaille et les hydravions du centre
aéronautique, qui évolueront entre
Boulogne, Barleur et Plymouth.
Alerés également, les sémaphores
de la côte surveilleront le passage
des aviateurs.

Le record de la hauteur en sphérique
a été battu par deux Américains

L'altitude atteinte a
été de 12.300 mètres

New-York, 5 mai
(d. P. Parisien).

On mande de
Saint-Louis que
les capitaines
américains Gray
et Hawthorne,
pilote d'un bal-
lon sphérique,
ont battu hier le
record du monde
d'altitude. Leur
altimètre mar-
qua 41.000 pieds,
soit 12.300 mè-
tres.

Le record pré-
cédent était détenu, depuis le 30
juillet 1901, par les Allemands Sur-
ring et le docteur Bersou, qui
avaient atteint 10.800 mètres.

Pour aller le ballon qui lui pa-
raissait descendre trop rapidement,
le capitaine Gray a fait usage de son
parachute et a atterri sain et sauf.

Le capitaine Gray

Grâce à l'attitude résolue du sous-
officier qui remplaça ses hommes en
bon ordre, et aux judicieuses dispo-
sitions prises par le chef de poste
pour appuyer son repli, le rezou du
rompre le combat après avoir
éprouvé des pertes.

DE FRANCE EN ARGENTINE
BUENOS-AIRES

El quand on a passé l'Equateur de
36 degrés, on arrive à Buenos-Aires.

L'Argentine possède, de la façon la
moins désuète, l'une des plus
grandes vertus du patriotisme :
l'orgueil de son pays.

El, tout d'abord, il résume son
pays en Buenos-Aires.

C'est, en effet, une œuvre.

C'est immense, considérable et
même redoutable.

Buenos-Aires s'élève face au
fleuve, comme une forteresse. La
forteresse d'un peuple jeune, riche,
content et jamais inquiet. Cent mètres
après le Rio de la Plata, et parallèle-
ment à lui, ses maisons commencent
en contrebas, grimpent rapide-
ment une courbe pente, et en avant
marche ! Elles ne s'arrêtent plus que
vingt-deux kilomètres plus loin !

Le mouvement de la Renaissance
est né en Italie.

Jusqu'ici, chacun se demandait où
avait pu naître le cubisme. A Bue-
nos-Aires, pardi ! Il n'y a que des
cubes. De grands cubes de cent
mètres de côté.

Vous allez voir comme c'est simple
et facile à imaginer. Du fleuve par-
tent des voies perpendiculaires. Elles
partent de cent mètres en cent
mètres, comme des tiges de grill. Et

de cent mètres en cent mètres, ces
rues perpendiculaires sont méthodi-
quement coupées par des voies
parallèles. C'est tout. C'est même
assez.

Buenos-Aires est un damier. Cha-
que fois que je sortais dans Buenos-
Aires, je me sentais métamorphosé
en pion. Et comme le pion était
parfois fatigué, il cherchait à arri-<

**A BLANC-MESNIL
UN INCENDIE DÉTRUIT
UNE USINE DE CAOUTCHOUC**

es dégâts atteindraient plusieurs millions

des habitants de la banlieue nord-est valent, hier soir, vers 6 h 30, le ciel obscurcir soudainement. Ils crurent alors à la menace d'un violent orage, mais bientôt un odeur caractéristique de poudre leur parvint. Ils se précipitèrent vers l'édifice où se trouvait la Compagnie générale de caoutchouc, qui coupe un immense terrain de 120 000 mètres carrés, appartenant à la Compagnie-Messili, où se trouvent l'entrée principale, et la rue Edouard-Vaillant, au surget. Au centre de ce terrain, traversée par des voies de chemins de fer, se trouve une zone d'environ 100 mètres de long sur cinquante à cinquante-cinq mètres de large, dans laquelle étaient entassés des milliers de caoutchoucs. Les cinquante-trois ouvriers étaient occupés tout le long du jour à découper ces caoutchoucs en morceaux, à les marquer, à les emballer, qui étaient ensuite dirigés vers les fonderies de caoutchouc de la région. Cette zone était entièrement couverte de caoutchoucs.

[illegible]

La grosse pompe de Châteaunaud-Landou-
graisse 300 mètres cubes à l'heure
dont c'était la première sortie. S'élan-
ait sur la route de Plandre et envoi-
ment dont il fallait se contenter à tra-
vers 400 mètres de brouillards. Le
début, on avait fait évacuer une ma-
nnette en planches dans laquelle
avait la famille Deal, et qui se trouvaient
dans les bâtiments en feu et l'usinier
plasma.

Les hangars s'étaient écroulés, il n'y
avait plus qu'à laisser le caoutchouc se
mettre à l'air et à laisser d'écouler d'un
côté leur rouge pendant d'un
autre partie de la nuit et coin de
bouillie persienne et en tendant vers
quelque un épais nuage de fumée noir

Sur les lieux de l'incendie se trouvaient également présents, le colonel Boudouret, commandant les pompiers de Paris et, dirigeant le service d'ordre, MM. Leflès, commissaire divisionnaire, et Luce, commissaire de police. Les dégâts, non encore évalués, s'élèveront certainement par plusieurs millions.

Cours des
CAFÉS DAMOY
'SÉBASTOPOL' 'ARMATEUR' 'TASSE'
les
250^g **5.70 6.40 6.90**
Remarque: toutes les quantités de 120^g et plus

Province types Export 0.20 depus

LE
BAIN SALIUM
EST LE SALUT DES ENFANTS
Obtenu par la concentration des éléments



stans et adoucit le
eau de mer. Le BAIN
SALIN est employé
avec le plus grand suc-
cès pour les enfants de
tout âge.

IL CALME
ET FORTIFIE
Il est le régulateur des
fonctions de l'organisme
chez l'enfant dont il
favorise la formation et
le développement.

« Il agit » dit-il »

Répondre à nos demandes de renseignements gratuits
 LABORATOIRES du SALIUM
 LA BAULE-SUR-MER (L.-Inf.)
MARIVAUX

le splendide film français
un drame maritime émouvant

FEU!!!

de JACQUES DE BARONCELLI

avec
DOLLY DAVIS
CHARLES VANEL
et MAXUDIAN

L'ETAT vous OFFRE

UNE CARRIERE
nées bureaux à Paris et dans le France.
1^{re} primeur suffit Pas diplôme. Dix
places offertes d'agents militaires. Début
ze mille environ. Age: moins de 30 ans,
or, services mil. Renseignements gratuits.
Ecole Spéc. d'Administration, 4, r. Féroz, Paris-8

...y a qu'UNE
OSPHATINE

**LINE
RES**

SUPÉRIEURE



et sante
convalescents.

A black and white illustration of a baby sitting at a table, eating from a spoon. To the left of the baby is a can of 'MAGNANIMITE' baby food. The can has a label with the word 'MAGNANIMITE' and a picture of a baby. The baby is looking down at the spoon.

100

City of

Cinéma

CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE

Un film comme *Ben-Hur*, dont le succès s'imposait, serait presque dangereux pour la production cinématographique. Par la richesse de ses moyens, par l'ampleur de sa mise en scène, par l'audace de sa réalisation, il risque d'habituer le public à des exigences qui ne peuvent être souvent satisfaites. Voici la seconde grande composition qui ait été présentée cette année. Il sera intéressant, quand nous en aurons le loisir, de comparer les procédés du

vant : à un moment donné, les chevaux, lancés dans un galop furieux, faisant face aux spectateurs (non aux acteurs, mais au public de la salle) semblent devoir briser l'écran. Ces scènes sont d'une conception et d'une exécution extraordinaires de hardiesse.

Il y a quelques tableaux en couleur directe, dans les dernières parties. Ils paraissent n'être là (comme dans la Cène, où le Christ, qui n'est jamais matérialisé,

TRIBUNE DE L'ÉCRAN

Les grands films Aubert 1927-1928

vont être présentés à Nogardor

1^{er} juin : *Manon Lescaut* (avec Lysa de Putti et W. Gaidaroff).

4 juin : *Phi-Phi et Une femme en habit* (avec Rita Jollivel).

7 juin : *Éducation de prince* (avec Edita Purviance).

8 juin : le *Mariage de Mlle Beulemans* (avec Andrée Brabion), *Padra, l'untisette* et *Cie* (d'après les expériences de Paul Henzél).

ooo

« Napoléon »

Une nouvelle représentation en sera donnée le dimanche 8 mai. M. Lucien Doubtton, directeur de l'exploitation des théâtres de la Gaumont-Métro-Goldwyn, recevra, ce jour-là, les collaborateurs de cette grande œuvre, conviés spécialement à venir voir l'œuvre magistrale d'Abel Gance. La location est ouverte dès à présent au théâtre de l'Opéra. La version intégrale de *Napoléon* sera présentée à l'Apollon, les 9 et 10 mai pour les directeurs et les 11 et 12 mai pour la presse.

ooo

Informations

Par arrêté du préfet de police en date du 27 avril, M. Costil, directeur aux établissements Gaumont, a été nommé membre de la commission supérieure des théâtres. Il ne nous en paraît pas fâché. M. Nor-

Ramon Novarro et Esther Mac Avoy, créateurs de « Ben-Hur » dans la grande course des chars

créateur de *Napoléon* et ceux de l'auteur du film américain, tous deux élargissant le domaine de l'écran, tous deux ne doutant pas des possibilités de leur art.

Nous ne savons si on se préoccupera beaucoup de la leçon toute chrétienne de *Ben-Hur*. Le spectateur s'intéressera sans doute la pensée évangélique de son donneur. La haine vaincue par la bonté, la guerre abolie par la fraternité! Depuis deux mille ans, hélas! bien des expériences n'ont pas trop permis de croire à l'atteinte prochaine de cet idéal. Il n'en reste pas moins que le verset léger doit tendre toujours vers les bonheurs du monde.

Admirateur, si Ben-Hur dissout les légions qu'il a recrutées pour mettre sa foi dans la victoire de la parole divine, il s'est tout d'abord vengé de son persécuteur. Il fait se souvenir du mot de Henri Heine, qui disait qu'il était tout prêt à pardonner à ses ennemis — mais quand ils les avaient tués.

Ramon Novarro et Esther Mac Avoy, créateurs de « Ben-Hur »

devant lequel se trouvent les apôtres, se devine seulement) que pour attester qu'on a usé de toutes les ressources cinématographiques dans ce film prestigieux. Ben-Hur, c'est Ramon Novarro aux traits expressifs, souple, adroit, et pour tous les exercices nautiques ou équestres qui se rattachent à son rôle, évidemment vigoureux.

— ♦ —

Jean Richepin, qui avait pris le goût du cinéma jusqu'à jouer lui-même, tout académicien qu'il fût, un rôle dans un film adapté de *Mirba*, eût sans doute été satisfait de la version cinématographique de son œuvre présentée en danses bretonnes, accompagnées de binou, pour créer l'atmosphère.

La *Glu auru* en toutes les formes : elle fut d'abord un roman, puis elle devint un drame, joué à l'Ambigu en janvier 1883. C'était la première pièce de Richepin. Il

de cette décision, qui appelle au sein de la compagnie des théâtres l'un des hommes les plus compétents de l'industrie cinématographique.

Les productions de la Metro Goldwyn Mayer semblent être tournées sous les auspices du nombre 7, placé sur les studios de la 7th Avenue, qui correspond à une coïncidence curieuse, aux sept grands films qui sont préparés pour la prochaine printemps.

Parlons ces sept films, quelques spécialement comprendront de dix à douze parties, tels que *The Scarlet Letter*, *The Sign of the Cross*, *Victor Hottelberg*, avec Ramon Novarro et Norma Shearer, *The Crowd*, avec Eleanor Boardman, *My Darling Clementine*, *The Wind*, avec Lillian Gish et Lars Hanson; *Quality Street*, avec Marion Davies, *The Great Zerkow*, avec The Calhouns and the Murphys.

Le montage de *Cette qui domine*, la grande réalisation moderne de MM. Léon Mathot et Caroline Gallone, se poursuit actuellement.

Rappelons que l'interprétation de cette œuvre luxembourgeoise par des artistes de la renommée internationale, M. et Mme. Mareya Capri, Mary Odette, Jeanne Brindeau, MM. Léon Mathot, José Daver, Robert

Cc. Ben-Hur, prince juif, est arrêté sur l'ordre d'un officier romain, Messala, et séparé de sa mère et de sa sœur. Traité comme un criminel, il est condamné à mourir harnassé à travers le désert. Il se convertit à la foi chrétienne et, après avoir subi de nombreuses épreuves, il est libéré. Il se bat avec les trirèmes romaines et, vainqueur, ramène sur ses trirèmes. Mais, quelle que soit sa misère, il ne saurait oublier la terre natale. Il se livre à une lutte acharnée pour vivre dans l'espoir de reconquérir la terre promise.

Liberty et de se retrouver face à face avec Messala. Le navire sur lequel il peine est attaqué par des pirates. Ben-Hur salue le tribun Quintus Arrius, qui est quelque peu pitoyable lui. Le tribun se montre reconnaissant et ne se borne pas à affranchir l'esclave qui a attesté sa vaillance : il le comble de cadeaux.

Libre, Ben-Hur peut retourner à Antioche à la recherche des siens. Son intention est de :

Liberty et de se retrouver face à face avec Messala. Le navire sur lequel il peine est attaqué par des pirates. Ben-Hur salue le tribun Quintus Arrius, qui est quelque peu pitoyable lui. Le tribun se montre reconnaissant et ne se borne pas à affranchir l'esclave qui a attesté sa vaillance : il le comble de cadeaux.

Libre, Ben-Hur peut retourner à Antioche à la recherche des siens. Son intention est de :

dant, Simonide, a pu préserver et augmenter ses biens. Il est riche; mais qu'il importe la richesse s'il n'a plus près de lui les êtres qu'il chérit; or, au cirque d'Antioche, une grande course de chars se prépare, et l'un des concurrents est Messala, l'homme qui a été l'auteur de tous ses maux. Ben-Hur se décide à prendre part à cette course, dont, après avoir écrasé Messala, luttant déloyalement contre lui, il est le vainqueur. Sa mère et sa sœur, dans la prison où elles avaient été jetées, sont devenues lépreuses. Les Romains ont trop fait souffrir ceux qu'il aime. Il suscite contre eux la révolte. Mais il a rencontré le Christ marchant au galvaire. Le Christ,

faitement dénué de scrupules, qui sait trop ce que peut la séduction qu'elle exerce. Sa devise est « Qui s'y frotte s'y colle ». Elle a jeté son dévolu sur le vicomte des Ribiers qui, avec quelque naïveté, voudrait « réhabiliter, en l'épousant, cet « ange déchû ». De ce mariage, elle se soucie peu, pour la raison qu'elle est déjà mariée à un médecin, le docteur Cézembre, qu'elle a abandonné. C'est une fortune qu'elle veut. Mais un caprice, une sorte de besoin de tout ravager autour d'elle, la pousse à affoler de passion un jeune poète, Marie-Pierre. Elle l'a ensorcelé; elle a pris cette âme primitive. La vieille mère du gars, Marie des Anges, et sa fiancée,



Naïf, croiront cependant avoir guéri de sa folie cet égaré. Il suffit qu'il revioie la Glu pour qu'il soit de nouveau tout à sa frénésie. Il menace sa mère. Désespéré de la duplicité de celle qui s'offre à lui et qui, maintenant, s'est plu à conquérir l'oncle du vicomte des Ribiers, il se jette du haut d'une falaise. Grièvement blessé, Marie-Pierre se rétablit lentement. Par une bravade, la Glu, sûre de son pouvoir, se présente dans sa chambre. Mais la mère défend son fils, cette fois. D'un coup de hache, elle tue la perverse créature qui n'a, en effet, semé que le mal. Le docteur Cézembre, le mari constamment outragé, prendra le meurtre pour son compte.

innense lassitude, la souffrance, morne résignation. Puis c'est l'attaque du vaisseau, avec les scènes de combat, et celle du radeau sur lequel Ben-Hur emporte le tribun.

L'autre, qui est prodigieux de vie et de mouvement, c'est la course des chars, devant une foule innombrable remplissant les gradins du cirque. On a conté que, pendant la prise de vues, cette course ne se réalisa qu'à six victimes réelles. Les rivaux excitent les quatre chevaux que chacun d'eux conduit; les chars se heurtent, les roues s'accrochent et se brisent en

Le film a de l'accent, avec le sens, tout franchisé de la mesure. On y trouve la sensibilité de son metteur en scène, M. Elihu Escout. Le lourd héritage de la création de Réjane, c'est Mlle Germaine Rouer qui l'a recueilli. Elle rend expressivement et intelligemment le rôle de la Glu.

—♦—

A l'écran est apparue l'adaptation d'une pièce plus récente, les *Noces d'argent*, de M. Gervilly, jouée pendant la guerre à la Comédie-Française. Elle a été américanisée pour Pauline Frédéric, par l'extériorisation de l'action qui était, au

Maudalay et Marine d'abord, sortent de tonde premier ordre.

OOO

ESTHER RALSTON ET CH. FARRELL
créateurs de « Vaincre ou mourir »



des virages vertigineux. Tout un peuple frémit d'enthousiasme, acclame ou hue les champions. Il y a, notamment, dans cette exaspération de la lutte, un effet émou-

théâtre, un drame de pensée et de sentiment. Cette adaptation n'a pas été faite sans quelques soins, mais la photographie en est un peu noire. — Jacques Rivien.

DANS LES STUDIOS

Henri Desfontaines, le metteur en scène de *Poker d'as*, la nouvelle œuvre du maître romancier Arthur Bernède, vient d'achever la distribution de ce grand film qu'il réalise pour la Société des Cinéromans-Films de France.

René Navarre (*Poker d'as*), Lucien Dalsace (Hervé), Peyrière (Brière), Missiro (Argy-jades), Paulais (Séren), Albert Mayer (Bri-naud), de Canole (Bourel), Delatier (Vallion),

est difficile d'être un Lavarède plus fantaisiste et plus spirituel.

D'autre part, le metteur en scène modernise le caractère du personnage, qui est dans la véritable tradition française et fait revivre les plus brillantes qualités de la race.

OOO

Henri Escourot vient d'arriver à Sfax, où il a donné le premier tour de manivelle



LE BEAUX PROGRAMMES

gaumont-Palace, m., s., Une chasse aux gorilles.
 Une vie de chien (Ch. Chaplin).
 Aubert-Palace, m., s., Manon Lescaut.
 Max-Linder, le Dervier Round (Puster Keaton).
 Electric-Palace-Aubert, la Ruée vers l'or.
 Madeleine-Cinéma, Ben Hur (Ramon Novarre).
 Marivaux, matinee, soirée, Fou.
 Carlton, le Loup de mer, Miss Pinson.
 Impérial, Variétés.
 Delta, m., s., Mouana, les Feux de la rampe.
 Omnis-Fathé, la Dédale.
 Caméo, Volcano (avec Bébé Daniels).
 Artistie, le Barrage tragique (J. Hoir).

Direction GAUMONT-LOEW-METRO

GAUMONT-PALACE

A PARTIR D'AUJOURD'HUI

**UNE CHASSE
AUX GORILLES**

Sensationnel documentaire
sur la capture des singes géants

et

CHARLIE CHAPLIN

dans

UNE VIE DE CHIEN

Ballet et nombreuses attractions

2 h. 30 - Tous les jours - 8 h. 30

qui viennent d'arriver en Europe.
(Le prince Mignon est le frère du fiancé
de Pola Negri).

